

HOMÉLIE 1

Prononcée dans l'église des Martyrs, celle qu'on nomme l'Ancienne-Pierre, où s'étaient réunies peu de personnes à cause de la pluie. Qu'il faut se réunir fréquemment; que les pécheurs ne doivent pas désespérer de leur salut, mais plutôt faire pénitence.

1. Qu'est ceci ? quand la ville entière devrait être aujourd'hui présente, nous n'en voyons pas même une faible partie ? Serait-ce par hasard à cause de la boue et de la pluie ? Je ne saurais l'admettre; non, ce n'est pas la boue, c'est la paresse et la lâcheté. Quelle excuse peuvent avoir ceux qui ne sont pas venus, quand on songe que les martyrs ont dédaigné leur vie même ? et ceux-là n'ont pas eu le courage de braver un peu de boue. Comment vous louerais-je, vous qui vous êtes réunis ? Comment ferai-je ressortir le malheur des autres, soit à cause de leur absence, soit à cause du motif ? Il est manifeste que les sollicitudes du siècle, les intérêts matériels, et cet amour des richesses qui ruine tout, les tenant enchaînés, les ont empêchés de venir à cette fête. Eh bien, quoiqu'ils soient absents, il est nécessaire que je leur adresse encore la parole; car il n'est pas douteux qu'ils n'entendent de vous ce que vous allez vous-mêmes entendre. Jusques à quand cette fureur des possessions terrestres ? jusques à quand ce feu qui ne s'éteint jamais, envahira-t-il et dévorera-t-il toute chose ? Ne savez-vous pas que de celui-là naît le feu de l'éternité, que cette corruption engendre le ver qui ne meurt pas ? Si vous méprisez la géhenne, si de telles considérations n'ébranlent pas votre esprit, parce que le supplice est remis pour un autre temps, laissez-vous du moins persuader par ces choses présentes.

N'avez-vous pas compris quel effet a dernièrement produit l'amour des richesses ? n'en avez-vous pas encore les traces sous les yeux ? la leçon qui ressort de cette catastrophe n'est-elle pas devant vous ? la ville entière est encombrée des débris de ce naufrage. Où que vous alliez, c'est comme après la perte d'un grand navire : l'un s'empare d'une planche, l'autre d'une rame, celui-ci d'une voile, celui-là d'une partie de la cargaison, tous de ce qu'ils ont pu sauver, le poussant devant eux. Voilà ce qui s'est passé dans ce renversement causé par une telle convoitise : l'un s'est emparé de la maison, l'autre des campagnes, un autre encore des esclaves; on s'est partagé l'or et l'argent, déroulant ainsi le spectacle de cette ruine, en en disséminant partout les frappants souvenirs. Et cet homme, après avoir passé tant de nuits sans sommeil, subi tant de fatigues et de dangers, accumulé tant de fautes, toujours par suite de la même passion, n'est plus qu'un fugitif sans demeure et sans patrie, privé même des aliments les plus nécessaires; chaque jour il voit le coup mortel suspendu sur sa tête, il se représente les glaives, les bourreaux, l'abîme prêt à l'engloutir, vivant d'une vie mille fois plus intolérable que la mort. Les autres jouissent maintenant de sa fortune; ceux qui le flattaient hier, lui dressent aujourd'hui des embûches. C'en est assez pour ramener à de meilleurs sentiments celui-là même qui serait dénué de toute sensibilité. Et, quand vous avez été les témoins d'une pareille ruine, de cette affreuse tempête, d'un aussi profond renversement, quand trente jours à peine nous séparent de la catastrophe, vous êtes encore possédés de la même folie ? Quel espoir de pardon, quel moyen de justification pouvez-vous avoir ? Non seulement vous êtes livrés à la démence, mais vous n'êtes pas même venus, de peur qu'on ne dissipe vos illusions. Je m'adresse aux absents aussi bien qu'à vous-mêmes, accablé que je suis de douleur en voyant que rien ne les corrige, ni la crainte de l'avenir, ni l'expérience du présent. Toujours les mêmes rapines, une égale cupidité; ils sont là comme les vers qui s'agitent dans l'ordure, plongés, ensevelis dans les sollicitudes matérielles, ne faisant pas même un effort pour venir une fois la semaine, ne serait-ce que pour apprendre dans quel état ils sont tombés. Tels que des hommes frappés d'aliénation mentale ne sauraient comprendre leur état, et sont incapables d'en sortir sans le secours du médecin; tels les frénétiques adoreurs des possessions terrestres ont besoin qu'un autre leur ouvre les yeux et leur enseigne du moins qu'ils ont perdu la raison. Je les prie et les conjure, eux surtout, de venir à nous, et de puiser dans la prédication le remède à leurs maux. Je n'ai pas un fer aiguisé, mais une parole plus pénétrante que le fer même; pas de feu ni de violent caustique, mais une doctrine plus brûlante que le feu, et qui guérit sans causer aucune souffrance.

2. Pourquoi donc vous rejetez-vous en arrière, dites-moi, et ne montrez-vous pas pour votre âme la prévoyance que vous témoignez pour votre corps ? Dès que le corps est malade, vous prodiguez l'argent; faut-il même emprunter avec usure, vous n'hésitez pas à tout engager; les médecins décident-ils qu'il faut trancher et brûler, vous vous en remettez pleinement à leur décision. Quand l'âme est dévorée par la vermine, vous n'en avez aucun

souci, vous ne venez pas entendre une parole qui la délivrerait de cette ignominie; et cependant vous n'auriez à faire aucune dépense, aucune semblable douleur à subir : vous aimez mieux courir évidemment à votre perte ! N'est-ce pas là se rendre indigne de tout pardon ? Si je disais : Que l'avare, le voleur, l'impudique, l'adultère n'entre pas dans cette enceinte sacrée; si j'en expulsais avec indignation tous ceux qui vivent dans le péché, vous n'auriez pas même d'excuse : car il faut s'être purifié pour entrer. Ce n'est pas le langage que je tiens; je vous presse plutôt de vous rendre, eussiez-vous commis la fornication, l'adultère, la rapine, vous seriez-vous enrichi par la fraude : venez apprendre dans l'église à ne plus agir ainsi. J'appelle tout le monde, je tends de tout côté le filet de la parole, désirant y prendre les malades avec les bien portants. Voilà ce que je dis sans cesse. Venez, et que je vous rende la santé. Moi-même, quoique médecin, j'ai besoin de remèdes; je suis homme, et sujet dès lors aux mêmes infirmités que vous, puisque je participe à la même nature. Il me faut entendre une voix qui réprime les mouvements désordonnés de mon âme; je n'ai pas une vie qui soit exempte de soucis et de troubles, je suis ballotté par les mêmes passions et les mêmes tempêtes.

Mais pourquoi me citer ou bien en citer un autre, quand celui-là même qui s'était élevé jusqu'aux cieux, Paul, ne pouvait se passer de soins infatigables ? Qu'il fût dans cette nécessité, qu'il eût une vie pénible, des combats sans nombre à soutenir, lui-même nous le déclare; et c'est pour cette raison qu'il dit : «Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé.» (I Cor 9,27) Il châtiait ce qui se mettait en révolte, il domptait ce qui repoussait le frein; de là l'exhortation qu'il adressait aux autres : «Qui se persuade être debout, prenne garde de ne pas tomber.» (Ibid., 10,12) Si Paul n'avait pas le calme, s'il était incessamment assailli par les flots comme ceux qu'emporte une mer furieuse, qui donc oserait prétendre n'avoir pas besoin de correction, de soins, d'une perpétuelle vigilance ? Venez, par conséquent, et que je vous enseigne par l'exemple à guérir vos maux. Avez-vous la santé, venez encore, pour qu'elle soit mieux affermie. La parole guérit les malades, et rend plus forts ceux qui ne le sont pas, car elle répare les fautes commises, et prévient celles où l'on pourrait tomber. Si vous n'avez pas tel vice, vous en avez un autre : «Qui se glorifiera d'avoir un cœur chaste ? Qui se proclamera avec assurance pur de tout péché ?» (Pro 20,9) Parce que vous êtes coupable, n'ayez pas honte d'approcher; approchez à cause de cela même.

Nul ne dira : Je suis affligé d'une plaie, je n'appelle donc pas le médecin, je n'ai pas recours aux remèdes. C'est précisément pour ce motif que l'art du médecin et la vertu des remèdes vous sont nécessaires. Nous savons pardonner, parce que nous sommes nous-mêmes sujets à d'autres prévarications. Voilà pourquoi Dieu ne nous a pas donné les anges pour instituteurs, et n'a pas fait descendre Gabriel pour le mettre à la tête du troupeau; il a fait surgir les pasteurs de la bergerie même : du milieu des brebis s'élève celui qui doit les guider, pour qu'il soit plus indulgent envers les autres, et que, se souvenant de ses propres infirmités, il ne traite pas ses frères avec orgueil, trouvant ainsi dans sa conscience un frein à ses passions, une raison de s'humilier. Que ce ne soit pas ici de simples conjectures, Paul vous le dira, déroulant cette belle philosophie dans son Epître aux Hébreux : «Tout pontife étant pris parmi les hommes, c'est pour les hommes qu'il est établi, et cela, afin d'offrir les dons et les sacrifices; de telle sorte qu'il puisse compatir aux défaillances de ceux qui s'égarer, étant lui-même entouré d'infirmités; et c'est pourquoi il doit, en priant pour le peuple, prier aussi pour lui-même, quand il immole pour les péchés.» (Heb 5,1-3) Voyez comme il nous expose admirablement pourquoi ce ne sont ni des anges ni des archanges, mais bien des hommes qui sont préposés aux Eglises, ces derniers pouvant mieux compatir à des souffrances qu'ils partagent, et puisant dans la conscience de leurs propres péchés un magnifique enseignement d'humilité. Le pontife lui-même, vous l'avez entendu, sent la faiblesse dont il est investi, et doit par là même sacrifier pour ses propres péchés aussi bien que pour ceux du peuple. Voilà ce qui se fait encore aujourd'hui : nous qui nous tenons debout devant cette table sacrée, offrant de redoutables sacrifices, nous implorons le divin pardon pour nos propres péchés en même temps que pour ceux du peuple, nous prions pour vous et pour nous, nous appliquons à tous l'immolation sainte ...

3. Ne m'objectez pas l'homme d'argent, l'esclave de son ventre, celui qui livre à l'iniquité la noblesse de sa nature; ayez devant les yeux le prophète et ceux qui comme lui n'ont pas laissé s'altérer l'empreinte royale, ont conservé le type divin; et vous saurez alors ce que c'est que l'homme. Celui dont je vous parle était homme aussi, né d'une femme, nourri de son lait, foulant cette même terre, respirant cet air, jouissant des biens qui nous sont communs à tous, des biens que la nature nous dispense; mais, comme il était mû par

d'admirables sentiments, il brillait de plus des splendeurs de la grâce. Il n'avait pas pour lui la richesse, ni l'éclat de la naissance, ni la puissance de sa patrie, ni la force ou le charme de la parole, ni des essaims de serviteurs ou d'eunuques, ni des lambris dorés, des vêtements de soie, une table somptueuse, ni rien de ce qui fait le bonheur des hommes; il était dans une extrême pauvreté, n'ayant pas même la nourriture dont il avait besoin, obligé d'aller mendier auprès d'une femme veuve et d'une Sidonienne, tendant la main, demandant un peu de pain pour vivre; une grotte était sa maison, une peau son vêtement, la terre sa table; il avait des parents obscurs et dont on ne sait pas même le nom, une humble patrie, une vie presque sauvage. Rien de tout cela cependant ne l'empêcha d'arriver à la vertu la plus éclatante; il fut plus opulent que tous les rois, plus sage que tous les philosophes, plus éloquent que tous les rhéteurs; sa gloire l'emportait sur celle du diadème, sa noblesse sur celle des hommes qui s'enorgueillissent d'avoir vu le jour dans les cités royales; il avait pour patrie l'univers, on plutôt l'univers ne lui paraissait qu'une petite ville; entendez Paul qui s'écrie : «Ils ont passé vêtus de peaux de chèvre, eux dont le monde n'était pas digne.» (Heb 11,37) Il appartenait à cette cité d'en haut dont l'architecte et le créateur est Dieu.

J'ai voulu vous présenter ce pauvre, cet homme agreste, mais recommandable par sa piété, afin de vous laisser sans excuse. Si j'avais placé devant vous un riche, un sage, vous auriez pu dire que le dénûment et le défaut d'instruction vous empêchaient de lui ressembler; vous ne sauriez maintenant invoquer aucun pareil prétexte. En effet, je le répète, cet homme était pauvre, et le plus pauvre des hommes; il habitait le désert, il n'avait en sa faveur ni la distinction de la famille ni celle de la patrie, ni rien de semblable. Il a néanmoins brillé plus que le soleil, il brille encore comme alors, sa gloire a parcouru toutes les contrées que le soleil éclaire, elle subsiste après tant de siècles écoulés, le temps n'a pas effacé sa mémoire; et certes il le fallait, puisque de sa nature la vertu ne doit pas mourir, et reste plus éclatante que le jour. Mais, comme je l'ai déjà dit, et cet éloge du prophète où je me suis lancé comme dans un océan sans limites, ne doit pas me faire perdre de vue mon sujet, nous voyons reparaître ici ce qui nous est raconté de Moïse. Il est à croire qu'Elie, exalté par ses grandes œuvres, n'était pas très tolérant pour les travers de la multitude; remarquez aussi ce que Dieu fait : il permet que la grâce vienne à lui manquer, et que sa faiblesse dès lors soit mise en évidence.

Avant cela néanmoins, il importe de montrer combien peu cet homme inclinait au pardon. Dès qu'il eut fermé les cieux et rendu la terre inféconde, la famine sévit, la plus terrible des famines; les eaux avaient disparu, toute herbe était desséchée; les fleuves taris, la face de la terre était effrayante, n'offrant que l'aspect de la mort; la famine exerçait partout sa rage et menaçait de tout détruire : il ne se laissa pas pourtant fléchir, il se retira plutôt sur le sommet d'une montagne, y fixant son séjour, après avoir livré le peuple juif à ce fléau terrible. Mais Dieu dans sa bonté, dans sa miséricorde ineffable, ne toléra pas une telle sévérité; et, comme son serviteur ne voulait pas de lui-même le prier d'arrêter le fléau, ce que d'ailleurs il ne consentait pas à faire sans cette intervention, voici ce qui advint : Dieu communiqua d'abord son dessein au prophète, et puis il envoya la pluie. Quel admirable accord entre l'amour de Dieu pour les hommes et l'honneur dont il entoure un saint ! Il ne permet pas à la pluie de se répandre avant qu'il n'ait entretenu ce dernier pour l'instruire de sa résolution, et qu'il ne l'ait même envoyé prédire l'abondance qui va venir. C'était par lui qu'il avait déchaîné les afflictions, c'est lui qu'il charge d'annoncer le bonheur; il le fait descendre de la montagne, pour qu'il aille de toute part apprendre à son peuple l'approche de la pluie et la fin de la famine. Après que la sécheresse eut cessé et que l'abondance eut bientôt reparu, voilà que ce même prophète réunit les prêtres de Baal au nombre de quatre cents, puis encore de quatre cent quatre-vingt, et il les frappe du glaive, versant des torrents de sang.

4. Qu'importe pour le sujet qui nous occupe ? – Ne vous troublez pas, mon bien-aimé; je reviens à notre pensée première. Quand il eut fait tomber le feu du ciel, remporté cette éclatante victoire, érigé ce magnifique trophée, exterminé les prêtres idolâtres, il se retira triomphant, se félicitant sans doute des choses qui venaient de s'accomplir. Alors la femme d'Achab, une vile et méprisable courtisane, envoya lui dire : «Puissent les dieux me frapper et redoubler leurs coups, si demain je ne t'ai pas mis dans l'état de l'un de ces prêtres. Et voilà qu'il fut saisi de crainte et qu'il s'enfuit, marchant devant lui pendant quarante jours.» (III R 19,2-3) Ainsi donc une âme qui s'élevait jusqu'aux cieux, qui foulait aux pieds le monde, qu'un épouvantable fléau n'avait pas fait trembler, un homme qui avait tenu tête au plus implacable tyran, qui fermait le ciel et l'ouvrait à son gré, qui tantôt en faisait descendre les eaux et tantôt les flammes, qui s'était montré supérieur à toutes les nécessités de la nature, que rien ne pouvait ébranler, qui fut toujours plein d'assurance, tremble maintenant, après tant d'œuvres merveilleuses et tant de généreuses actions; il ne peut supporter les menaces, les simples

paroles d'une femme dépravée; il prend la fuite, il s'exile au désert, il s'éloigne à quarante jours de marche. Quelle en est donc la cause ? Dieu l'a dépouillé de sa grâce, et la faiblesse de la nature se manifeste aussitôt : il avait montré le prophète, il a montré l'homme, afin qu'on sût que la grâce avait opéré toutes ces merveilles. Dieu voulait aussi par là disposer ce cœur à l'indulgence, et réprimer en lui toute pensée d'orgueil, qu'auraient pu lui suggérer de telles œuvres. Qu'il eût éprouvé déjà ces suggestions, qu'il s'élevât aisément contre les autres, c'est par son propre témoignage que je vous le prouverai.

Lorsque Dieu vint le trouver dans sa solitude, il lui demanda pour quelle raison il s'y tenait : «Que fais-tu là, Elie ?» (Ibid., 13) S'il lui fait cette question, ce n'est pas qu'il en ignore le motif; il veut seulement nous révéler l'intime pensée du prophète. C'est comme lorsque le Christ interrogeait la Chananéenne; il n'avait pas pour but de s'instruire lui-même, mais bien de nous manifester le trésor de foi caché dans cette âme. Dieu lui demande donc pour quelle raison il a fait un si long voyage, quitté les villes et les peuples pour le désert, non dans le but de l'apprendre, lui qui sait tout, mais de l'obliger à manifester par sa réponse le fond de sa pensée; nous voyons aussi par là même qu'il l'avait permis dans les vues de sa sagesse, pour que son serviteur fût saisi de crainte et réduit à trembler. C'était une simple permission, et non une contrainte; il avait laissé faire, il n'avait pas fait; il l'avait dépouillé de sa grâce, et la correction avait eu lieu. A cette question : «Que fais-tu là, Elie ?» écoutons sa réponse : «Ils ont renversé vos autels et mis à mort vos prophètes. Je suis resté seul et c'est à ma vie. qu'ils en veulent.» (Ibid., 14) Vous le voyez, il suppose que tous ont péri, qu'il reste seul, qu'après lui il n'en est pas d'autre; ce qui pouvait l'entraîner graduellement à l'orgueil. Voilà pourquoi, voulant détruire cette fausse opinion, Dieu lui dit : «Je me suis réservé sept mille hommes, qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal.» (Ibid., 18) Ainsi donc, quand il avait amené la sécheresse, comme il avait aggravé obstinément le fléau, comme ensuite il s'élevait dans sa propre estime au point de supposer qu'il ne restait plus personne de tel sur la terre, Dieu permit qu'il fit l'expérience de son infirmité, et lui déclara de plus que beaucoup d'autres avaient été sauvés : deux moyens par lesquels il réprimait en lui l'arrogance, et lui persuadait de se maîtriser en tout, d'être indulgent pour ses frères, de modérer son zèle par la charité.

5. Voulez-vous recueillir la même leçon dans le Nouveau Testament, nous vous présenterons de même les coryphées, les chefs du nouveau peuple, ceux qu'on peut en regarder comme les tours et les remparts. De même qu'on cite Moïse et Elie, nous pouvons citer Paul et Pierre. L'un des premiers fut mis en fuite par la menace d'un seul Egyptien, et l'autre par celle d'une femme impudique : Pierre aussi, ce soutien, ce fondement, cette colonne, après tant de prédications, de miracles, une si haute philosophie, n'ose braver les menaces, je ne dis pas d'une reine, mais d'une pauvre portière; exemple bien plus terrible que les précédents. Ce fut alors une simple fuite causée par la frayeur; et maintenant c'est la chute la plus lamentable, comme vous le savez tous. Abandonné par la grâce, l'homme laisse éclater son infirmité, Dieu le livrant à lui-même. Or, si Dieu permet cette chute, c'est qu'il doit l'établir chef du monde entier; se souvenant de ses propres faiblesses, il saura mieux pardonner désormais aux faiblesses des autres. Que ce ne soit pas là de ma part une conjecture, entendez le Christ le déclarer : «Simon, Simon, que de fois Satan t'a demandé pour te cribler comme du froment ! mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais. Et toi, après ta conversion, confirme tes frères.» (Lc 22,31) Reconnais de la sorte le secours que je t'aurai donné; car, si je ne t'avais couvert de ma protection, tu n'aurais pu résister à ces assauts. Songeant à toi-même, sois compatissant pour autrui. C'est ce qu'il faut entendre par ce mot, «confirme.» Raffermiss ceux qui chancellent, sois condescendant, leur tendant une main secourable, leur témoignant un infatigable amour.

Paul lui-même, cet homme plus courageux que le lion, cette âme invincible, subit la même humiliation. Et voyez comme il montre en toute circonstance le besoin qu'il avait du remède de l'humilité. Ecrivant aux Corinthiens, il disait : «Je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, frères, concernant la tribulation qui nous est survenue dans l'Asie; nous étions accablés outre mesure, par delà notre force; nous avons reçu au dedans de nous-mêmes une réponse de mort, afin que nous n'ayons plus confiance en nous, mais uniquement en Dieu, qui ressuscite les morts, et qui nous a délivrés de tant de dangers; nous espérons qu'il nous délivrera encore.» (II Cor 1,8-10) Nous avons désespéré, dit-il, nous ne pensions plus vivre, nous nous regardions en nous-mêmes comme sur le point de mourir. C'est ce que signifie cette parole : «Nous avons reçu en nous-mêmes une réponse de mort;» les faits tout seuls nous attestaient que nous devions absolument périr. Pourquoi le Seigneur a-t-il voulu que nous fussions exposés à de si terribles dangers ? Pour que nous n'eussions pas confiance en nous, répond l'Apôtre, mais bien en Dieu, qui ressuscite les morts; pour que nous ne fussions pas

portés à nous enorgueillir, à nous glorifier de nos bonnes œuvres. Il le dit plus clairement dans la suite, en revenant sur ce sujet. Après avoir déclaré qu'il a été ravi au ciel, qu'il est entré dans le paradis, qu'il a entendu de mystérieuses paroles, il poursuit ainsi : «De peur que la grandeur des révélations ne m'exalte, l'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan chargé de me souffleter.» (Ibid., 12,7) Il désigne ainsi ceux qui le persécutaient, qui lui suscitaient des angoisses, qui le jetaient en prison; il applique à chacun d'eux le nom de Satan.

J'ai dû supporter de telles épreuves, dit-il, pour apprendre la modération et l'humilité. Aussi les prières que j'adressais à Dieu n'étaient-elles pas alors exaucées; je demeurais toujours entouré d'embûches, les tribulations m'étaient un remède contre les vaines pensées. – Sa vie antérieure, ce qu'il avait fait avant sa conversion, suffisait d'ailleurs pour le tenir dans la modestie. Ce jeune homme qui s'était assis aux pieds de Gamaliel, qui conformait avec tant de soin sa conduite à la loi de ses pères, qui se montrait si zélé pour les anciennes traditions, qui chaque jour étudiait les prophètes, et qui s'était en quelque sorte nourri de la loi, refusa néanmoins d'admettre le Christ, ne crut pas à son avènement; malgré ses miracles et ses doctrines, quoiqu'il invoquât en sa faveur les passages les plus formels de l'Écriture; il le persécutait même après son crucifiement et sa résurrection, il lapidait son disciple par les mains de la foule, il faisait aux Églises une guerre acharnée, il était pire que le loup le plus féroce; jusqu'à ce que le rayon du ciel fût venu l'éclairer et que la voix mystérieuse l'eut conduit à la vérité, de lui-même il ne pouvait pas savoir ce qu'il fallait faire. Aussi y revient-il souvent dans ses épîtres, s'humiliant et gémissant de sa conduite passée. Écrivant à Timothée, il s'exprime de la sorte : «Je rends grâces à celui qui m'a fortifié, au Christ, parce qu'il m'a jugé fidèle en m'appelant au ministère sacré, moi qui m'étais auparavant rendu coupable de blasphème, de persécution et d'outrage; mais il m'a fait miséricorde, parce que j'étais dans l'ignorance et que je n'avais pas encore reçu la foi.» (I Tim 1,12-13) Il insiste : «Dieu m'a fait miséricorde, pour manifester en moi le premier toute sa patience, pour l'instruction de ceux qui devaient croire en lui et parvenir à la vie éternelle.» (Ibid., 16) Il disait aux Corinthiens : «Je ne suis pas digne de porter le nom d'apôtre, car j'ai persécuté l'Église.» (I Cor. 15,9)

6. Or, toutes ces choses sont arrivées, les saints ont un jour été privés de la divine grâce, afin qu'après avoir reconnu leur infirmité, l'impuissance de l'homme sans le secours d'en haut, une fois élevés à la dignité de juges, de chefs, de guides, ils fussent pleins de condescendance et d'humanité, toujours disposés à l'indulgence envers leurs subordonnés. Dans sa lettre aux Galates, Paul disait à ce sujet : «Frères, si quelqu'un se trouve pris dans une faute, vous, parvenus à la spiritualité, tâchez d'éclairer cet homme, songeant à vous et prévoyant que vous pouvez être tentés à votre tour.» (Gal 6,1) Formés par de telles leçons, ramenons les opiniâtres, ayons pitié des prévaricateurs, témoignons un grand amour aux hommes conformément aux lois de Dieu; et nous obtiendrons nous-mêmes le complet pardon de nos péchés, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.